

MICHAŁ OBSZYŃSKI

Université de Gdańsk

Édouard Glissant : entre l'insularité et la pensée archipélique

ABSTRACT: The goal of this paper is to show how Édouard Glissant's understanding of Antillean culture and literature evolve from the project of *antillanité* to the idea of creolization. The former (put forward in *Le discours antillais* published in 1981), bears the mark of an "insular" perception of the West Indies, but it simultaneously gives birth to some concepts stressing a relational character of the Antillean social and cultural reality. In a more detailed and elaborated form, this "archipelagic" perspective will be in the very center of Glissant's aesthetic program presented in *Poétique de la relation* (1990) and *Traité du Tout-monde* (1997), which extend the range of analyzed issues in order to encompass the globalization phenomenon.

KEY WORDS: creolization, postcolonial literature, Caribbean literature, Édouard Glissant, *antillanité*, cultural transfers, literature and globalization

L'œuvre d'Édouard Glissant (1928—2011), poète, romancier, essayiste et philosophe martiniquais, illustre bien l'importance des interrogations identitaires pour l'émergence et l'évolution des littératures «périphériques», notamment dans les pays au passé colonial. La réflexion métalittéraire de Glissant reflète les différentes étapes que la littérature antillaise traverse, toujours en quête de sa spécificité et de sa place dans la « République mondiale des Lettres » (CASANOVA, 2008 : 30), depuis le début du XX^e siècle jusqu'à nos jours. Si le discours anticolonial marque encore fortement ses premiers essais, c'est-à-dire *Soleil de la conscience* (1956), *L'intention poétique* (1969) et *Le discours antillais* (1981), les textes comme *Poétique de la Relation* (1990), *Introduction à une poétique du divers* (1995) et *Traité du Tout-monde* (1997) témoignent d'un important élargissement de la réflexion de Glissant qui étend la portée de ses concepts pour appréhender certains processus culturels en cours dans le monde entier. À travers l'analyse des postulats sociopolitiques et esthétiques avancés dans *Le discours antillais*, d'une part, et *Poétique de la Relation* et *Traité du Tout-monde*, d'autre

part, nous verrons comment la conception glissantienne de la culture antillaise évolue en partant d'une perspective insulaire (connotant une focalisation sur le local) pour arriver à une vision archipélique qui placera les Antilles françaises au sein de tout un univers caribéen et qui sera une manière d'appréhender le phénomène de mondialisation.

En 1956, date de la parution du premier essai d'Édouard Glissant, *Soleil de la conscience*, la négritude est à l'apogée de sa visibilité littéraire et de sa reconnaissance. Aimé Césaire a déjà publié son *Cahier d'un retour au pays natal* en 1939, Léon-Gontran Damas ses principaux recueils : *Pigments* (1932), *Grafitti* (1952) et *Black-Label* (1956). En 1948 Léopold Sédar Senghor donnait une dimension collective au mouvement avec son *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, publiée avec la fameuse préface de Jean-Paul Sartre, « Orphée noir ». Fondée en 1947 à Paris par Alioun Diop, la revue *Présence africaine* devient rapidement la plus importante tribune des intellectuels noirs et constitue un important réseau de sociabilité intellectuelle où les écrivains noirs francophones côtoient les écrivains français. D'éminents auteurs comptent parmi ses collaborateurs, comme Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor, Richard Wright, André Gide ou Albert Camus. Dotée en 1949 d'une maison d'édition, elle contribue à diffuser les idées de la lutte anticoloniale de même que les principes de la négritude. C'est *Présence africaine* qui organise, encore en 1956, à la Sorbonne, le Premier Congrès des Écrivains et des Artistes Noirs, pendant lequel, sous la présidence de l'Haïtien Jean-Price Mars (auteur du texte fondateur de la négritude, *Ainsi parla l'oncle*, publié en 1928), l'on cherche à sceller la communauté intellectuelle et artistique des Noirs du monde entier.

Les idéaux de la solidarité des Noirs, de la résistance à l'impérialisme colonial des puissances occidentales ainsi que la dimension supranationale de la lutte anticoloniale constituent une toile de fond pour l'émergence de la réflexion esthétique et socioculturelle d'Édouard Glissant. En effet, pour ce dernier, les valeurs de la négritude seront à la fois une source d'inspiration et l'objet d'un regard critique lorsqu'il élaborera le projet esthétique et idéologique de « l'antillanité ».

Dans la première étape de ses recherches esthétiques et philosophiques (dont *Le Discours antillais* est une véritable somme), Glissant s'interroge sur la profonde aliénation identitaire et culturelle de la société antillaise. Dans le sillage des idées de Frantz Fanon, Glissant perçoit les Antillais comme un peuple soumis aux diktats de la culture occidentale, privé de conscience collective et, par conséquent, réduit à une existence passive et artificielle. Or, Glissant opère une réorientation sensible quant à la possibilité d'une éventuelle désaliénation : il prend ses distances avec les idées promues par la négritude et abandonne le mythe du retour vers l'Afrique comme acte fondateur de la nouvelle identité des peuples noirs :

Plus que la négritude totalisatrice, l'œuvre requiert l'enracinement totalisant. On ne s'enracine pas dans des vœux (même qui clament la racine) ni dans la terre lointaine (même si c'est la terre-mère, l'Afrique), parce qu'on recommence de la sorte un (autre) processus abstrait d'universel [...].

GLISSANT, 1969 : 143

À la négritude qui, d'après lui, absolutise la «race noire», Glissant oppose la circonscription de l'identité à l'espace-temps des îles antillaises lesquelles constituent désormais pour lui la référence identitaire essentielle :

Contre l'universel généralisant le premier recours est la volonté rêche de *rester au lieu*. Mais le lieu en ce qui nous concerne n'est pas seulement la terre où notre peuple fut déporté, c'est aussi l'histoire qu'il a partagée (la vivant comme non-histoire) avec d'autres communautés, dont la convergence apparaît aujourd'hui. Notre lieu, c'est les Antilles.

GLISSANT, 1981 : 426

Focalisant sa réflexion sur une dimension non plus universelle (concernant une race comme dans le cas de la négritude), mais plutôt locale de l'identité, Glissant avance alors l'idée de l'«antillanité» conçue comme un vaste mouvement de découverte et de remise en valeur de la culture des Antilles ainsi que de son histoire et de ses langues (en l'occurrence du français et du créole). Il est intéressant de noter que Glissant semble s'inspirer sur ce point des idées propagées aux Antilles par la revue *Tropiques*, dirigée par Aimé Césaire, Suzanne Césaire et René Ménénil entre 1941 et 1945. L'objectif central que s'était proposé la rédaction de cette revue était d'étudier et de promouvoir la richesse du patrimoine naturel et culturel des Antilles tandis que, sur le plan esthétique, la revue prônait une réappropriation des courants artistiques étrangers afin d'élaborer un langage poétique nouveau, apte à saisir et exprimer la singularité du vécu des Antillais.

De même, selon Glissant, la tâche essentielle assignée à la littérature est de rendre compte de la spécificité antillaise. Le travail de l'écrivain doit se concentrer sur le déchiffrement de la complexité de l'histoire des Antilles qui, à l'opposé de l'histoire occidentale, ne repose pas sur la notion de temps linéaire, mais sur celle de discontinuité :

Beaucoup d'entre nous n'ont jamais fréquenté leur temps historique ; nous l'avons seulement éprouvé. C'est le cas des communautés antillaises qui accèdent seulement aujourd'hui à une mémoire collective. Notre quête de la dimension temporelle ne sera donc ni harmonieuse ni linéaire. Elle cheminera dans une polyphonie de chocs dramatiques, au niveau du conscient comme de l'inconscient, entre des données, des «temps» disparates, discontinus, dont le lié n'est pas évident. [...] Explorer le chaos de la mémoire (offusquée, aliénée, ou réduite à un répertoire de repères naturels) ne peut pas se faire dans la «clarté» de l'exposé consécutif.

GLISSANT, 1981 : 344—345

Glissant envisage la littérature et l'ensemble des créations culturelles comme un espace symbolique où la recherche de nouveaux modes d'expression est liée au combat contre l'aliénation persistante aux Antilles et contre l'hégémonie culturelle de l'Occident. Face à la paralysie intellectuelle des Antillais, due à l'absence de production autonome et à la passivité économique du pays, il préconise une « action culturelle » afin d'édifier une société consciente de soi et de ses capacités : « Toute action culturelle en Martinique devrait tenir compte de ces trois facteurs à combattre : la dépendance économique globale (qui est à l'origine du désordre structurel dans la société martiniquaise), la formation d'une élite vide, la misère mentale » (GLISSANT, 1981 : 363). En ce sens, la problématique culturelle s'inscrit dans une réflexion sociopolitique d'obédience marxiste. Dans son analyse des influences du marxisme aux Antilles, Régis Antoine constate que :

[...] la véritable « conversion » du marxisme, sa transformation en combustible des moteurs autonomiste et indépendantiste, se réalise chez les anciens élèves de Césaire devenus eux aussi écrivains et idéologues. [...] Il en va ainsi d'Édouard Glissant [...] Dans son *Discours antillais*, qui articule la littérature avec l'histoire des formations sociales, un souci s'inscrit à toutes les pages : comment déclencher à la Martinique une révolution socialiste, dès qu'il n'y a plus de véritables structures agricoles et industrielles, et que le peuple, menacé d'assistantat généralisé, ne maîtrise plus aucun processus de production ?

ANTOINE, 1992 : 252—253

Ce caractère révolutionnaire de la culture s'articule davantage lorsque Glissant appuie dans les années 1950 et 1960 le projet politique d'une fédération antillaise¹. Selon Glissant, la culture, et notamment la pratique littéraire, doivent s'impliquer dans ce large projet : « [l]e texte doit être ici (dans notre vécu) mis en commun [...] » tandis que « [l]'auteur doit être démythifié [...] parce qu'il doit être intégré à une décision commune » (GLISSANT, 1981 : 442). Proche du *hic et nunc* antillais, l'œuvre littéraire est ainsi censée contribuer à la souveraineté nationale, économique et culturelle :

Bâtir une nation, c'est aujourd'hui penser d'abord à des systèmes de production, d'échanges commerciaux profitables, d'amélioration du mode de vie, sans lesquels la nation deviendrait vite illusion.

Mais on découvre chaque jour dans le monde qu'il y faut aussi un sens de la personnalité collective, de ce qu'on appelle la dignité ou la spécificité, sans lesquelles la nation serait précisément évidée de signification. [...]

¹ En avril 1961, avec le guadeloupéen Paul Niger et le guyanais Justin Catayée, Glissant fonde le Front antillo-guyanais qui tend à la création d'une fédération des territoires francophones de la Caraïbe. L'organisation est dissoute par une décision du Général De Gaulle en juillet 1961.

La parole de l'artiste antillais ne provient donc pas de l'obsession de chanter son être intime ; cet intime est inséparable du devenir de la communauté.

GLISSANT, 1981 : 758—759

Or, déjà dans *Le Discours antillais*, Glissant s'aperçoit que toute conception identitaire qui idéalise la nation, l'ethnie ou l'appartenance à un lieu risque de déboucher sur un nouvel enfermement. Dès lors, afin d'éviter aussi bien l'essentialisme que le régionalisme ou la folklorisation, Glissant introduit, toujours dans *Le Discours antillais*, la notion complexe de Relation. Celle-ci lui permet de cerner l'hybridité des Antilles comme espace d'échanges et d'interpénétrations culturelles incessantes : « L'antillanité, rêvée par les intellectuels, en même temps que nos peuples la vivaient de manière souterraine, nous arrache de l'intolérable propre aux nationalismes nécessaires et nous introduit à la Relation [...]. Qu'est-ce que les Antilles en effet ? Une multi-relation » (GLISSANT, 1981 : 427). À l'instar de Jacques-Stephen Alexis en Haïti² et de certaines idées de la revue *Tropiques*, Glissant perçoit la spécificité antillaise à travers les phénomènes de contact de cultures et de métissage qui permettent de sortir de la logique de l'homogénéité identitaire :

Si nous parlons de cultures métissées (comme l'antillaise par exemple), ce n'est pas pour définir une catégorie en-soi qui s'opposerait par là à d'autres catégories (de cultures « pures »), mais pour affirmer qu'aujourd'hui s'ouvre pour la mentalité humaine une approche infinie de la Relation, comme conscience et comme projet : comme théorie et comme réalité. Le métissage en tant que proposition n'est pas d'abord l'exaltation de la formation composite d'un peuple : aucun peuple en effet n'a été préservé des croisements raciaux. Le métissage comme proposition souligne qu'il est désormais inopérant de glorifier une origine « unique » dont la race serait gardienne et continuatrice.

GLISSANT, 1981 : 428

Le projet de l'antillanité de Glissant combine idéologie et esthétique dans un programme ambitieux qui a pour objectif l'autonomie politique et l'épanouissement culturel des Antilles tout en évitant les écueils du nationalisme radical. Animé par le désir de dépasser la néo-colonisation en la dénonçant et en explorant la diversité des Antilles, Glissant élabore un discours où l'insularité devient synonyme d'une lutte pour l'émancipation identitaire et de la volonté de construire une nation indépendante, consciente de sa spécificité, mais qui reste en même temps ouverte à l'interpénétration des cultures.

² Jacques-Stephen Alexis fut l'auteur de l'un des textes fondateurs de la pensée postcoloniale, « Du réalisme merveilleux des Haïtiens », tiré d'une intervention qu'il a lui-même faite lors du Premier Congrès des Artistes et des Écrivains Noirs, à Paris en 1956 (cf. ALEXIS, 1956 : 245—271).

Cet effort pour concilier l'affirmation identitaire des Antillais avec l'ouverture à l'Autre en réduisant, voire éliminant la contradiction apparente entre l'attachement au pays natal et l'acceptation d'autres cultures devient le moteur de la pensée de Glissant qui, dans les ouvrages postérieurs, tente d'expliquer la dynamique des sociétés modernes à travers les notions de diversité, d'échange et de créolisation. Dans *Poétique de la Relation* et *Traité du Tout-monde*, le cas antillais devient une clé pour comprendre les contacts des cultures à l'échelle globale. Ainsi, les concepts qui, en 1981, dans *Le discours antillais*, s'élaboraient et trouvaient leur champ d'application aux Antilles, élargissent dix ans plus tard leur portée pour interroger le processus de mondialisation. Cette extension du champ de la réflexion s'esquisse initialement dans *Poétique de la Relation* (1990) pour aboutir à une conceptualisation plus articulée dans *Traité du Tout-monde* publié en 1997.

Poétique de la Relation manifeste la volonté d'abandonner la logique fondée sur des binarismes identitaires et mettre en valeur l'idée de créolisation :

Si nous posons le métissage en général comme une rencontre et une synthèse entre deux différents, la créolisation nous apparaît comme le métissage sans limites, dont les éléments sont démultipliés, les résultats imprévisibles. La créolisation diffracte, quand certains modes de métissage peuvent concentrer.

GLISSANT, 1990 : 46

L'idée de métissage est ici retravaillée pour donner naissance au concept de créolisation. Sans qu'il y ait une rupture ou une opposition, ce déplacement conceptuel découle d'une extrapolation du principe moteur du métissage et d'une augmentation du nombre d'éléments impliqués dans ce processus de brassage constant.

Glissant développe aussi l'idée de Relation (introduite dans *Le Discours antillais*) comme concept-clé qui lui permet d'envisager les cultures humaines en évitant deux écueils : d'une part l'absolutisation des fondements ethniques ou nationaux d'une culture et, d'autre part, le risque de la dissolution des cultures dans un cosmopolitisme sans bornes.

Dans *Poétique de la Relation*, la Relation est conçue pour dépasser les nationalismes et pour sauvegarder le droit à la spécificité de chaque culture. Opposée à l'universalisme transcendant et à toute forme d'indifférenciation culturelle, cette notion tente de rendre compte de l'interaction entre les cultures et du principe d'échange et d'interpénétration. Pour se distancier de la pensée totalisante de l'Occident, Glissant emprunte à Gilles Deleuze et à Félix Guattari l'idée-image de rhizome, qui, contrairement à la « racine » désigne une identité plurielle :

La racine est unique, c'est une souche qui prend tout sur elle et tue alentour ; [Deleuze et Guattari] lui opposent le rhizome qui est une racine démultipliée, étendue en réseaux dans la terre ou dans l'air, sans qu'aucune souche y intervienne en prédateur irrémédiable. La notion de rhizome maintiendrait donc le fait de l'enracinement, mais récuse l'idée d'une racine totalitaire. La pensée du rhizome serait au principe de ce que j'appelle une poétique de la Relation, selon laquelle toute identité s'étend dans un rapport à l'Autre.

GLISSANT, 1990 : 23

Comme le constate Jean-Louis Joubert à propos d'*Introduction à une poétique du Divers* (1996), Glissant explore ainsi les multiples facettes de la mondialisation : la prolifération du multiple, de l'« identité-rhizome » qui transgresse la fixité de l'« identité-racine » ; l'emmêlement et le choc des cultures ; la fécondité de l'errance ; l'affirmation de la différence (qui n'est plus sublimée dans l'universel). Dans cet ouvrage, l'opposition entre racine et rhizome commande la distinction entre « une pensée de système » propre aux « communautés ataviques » qui se fondent sur un mythe de genèse lequel légitime la possession d'une terre transformée en territoire (administratif) et « une pensée de la trace » propre aux « cultures composites » qui consentent à l'« opacité » caractérisant la réalité créole, au lieu (la Caraïbe) où la Relation se manifeste dans sa complexité multiple (JOUBERT, 2005 : 41 et 54). Dans le sillage des postulats en gestation dans *Introduction à une poétique du divers*, dans *Traité du Tout-monde*, Glissant conçoit le monde à travers les idées de transculture et de chaos :

J'appelle *Chaos-monde* le choc actuel de tant de cultures qui s'embrasent, se repoussent, disparaissent, subsistent pourtant, s'endorment ou se transforment, lentement ou à vitesse foudroyante : ces éclats, ces éclatements dont nous n'avons pas commencé de saisir le principe ni l'économie et dont nous ne pouvons pas prévoir l'emportement.

GLISSANT, 1997 : 22

La réflexion théorique sur le caractère mouvant des sociétés contemporaines aboutit à la formulation d'un programme ou, tout au moins, d'une mission de l'art. L'intellectuel et l'artiste, chargés dans le projet de l'antillanité de contribuer à l'essor de la société antillaise politiquement consciente et autonome, auront dorénavant pour tâche de sensibiliser les lecteurs à l'aspect transculturel du monde contemporain. Faire voir et accepter le caractère relationnel, archipélique, du monde tout en détruisant l'absolutisme des systèmes : tel est le nouveau rôle de l'intellectuel et de l'artiste. La littérature, elle, est le terrain privilégié de ce nouveau combat :

Écrire c'est dire : le monde.

Le monde comme totalité, qui est si dangereusement proche du totalitaire. Aucune science ne nous en procure une opinion réellement globale, ne nous permet d'en apprécier l'inouï métissage, ne nous fait connaître comment sa fréquentation nous change. L'écriture, qui nous mène à des intuitions imprévisibles, nous fait découvrir les constantes cachées de la diversité du monde [...].

GLISSANT, 1997 : 119

Glissant promeut ici l'idée de l'écriture comme seul moyen qui nous soit actuellement accessible pour appréhender le monde, tel qu'il émerge du processus de créolisation. Face à la nouveauté de la situation socioculturelle révélée par la pensée de la Relation ou, autrement, la pensée archipélique, le langage, inhérent à l'écriture, devient le médium le plus efficace pour illustrer le Divers. Selon Glissant, le multilinguisme qui se propage dans les sociétés modernes grâce aux médias et les nouvelles technologies confronte l'écrivain à la présence constante des langues qui s'interpénètrent et forment ce qu'il appelle « l'imaginaire des langues » :

Aujourd'hui, même quand un écrivain ne connaît aucune autre langue, il tient compte, qu'il le sache ou non, de l'existence de ces langues autour de lui dans son processus d'écriture. On ne peut plus écrire une langue de manière monolingue. On est obligé de tenir compte des imaginaires des langues.

GLISSANT, 2010 : 14

Le texte littéraire doit déconstruire l'empire des « rhétoriques traditionnelles » (monolingues et monolithiques donc réductrices et exclusivistes) et déboucher sur une poétique de la liberté à travers le potentiel de la diversité linguistique du monde.

À travers le projet esthétique formulé par Glissant dans *Poétique de la Relation* et *Traité du Tout-monde* transparait une prise de distance radicale envers toute conception identitaire rigide. Opposée à la fois à la domination de l'Occident et à l'affirmation identitaire de « petites nations », la conception de Glissant est régie principalement par le désir d'échapper au dogmatisme. Le programme glissantien opte pour l'autonomie artistique par rapport à toute doctrine nationaliste défensive ou victimaire. Loin de disparaître, les idéologèmes propres au discours anticolonial (ceux de la révolte contre la domination, de la prise de conscience, de l'affirmation raciale et identitaire, de l'aliénation et de l'autonomisation) sont ici retravaillés pour acquérir une dimension plus large. La figure oppressive du colon semble être remplacée par celle du « système », alors que celle du colonisé sera étendue à chaque individu subalterne pouvant être enfermé dans une logique de revanche ou de haine envers l'Autre. À travers ce déplacement des idées, le discours anticolonial de première heure se transforme en une réflexion générale sur la condition de l'homme, et notamment sur celle de l'écrivain face à ce véritable archipel qu'est le monde.

Bibliographie

- ALEXIS Jacques-Stephen, 1956 : « Du réalisme merveilleux des Haïtiens ». *Présence africaine*, n° 8, 9, 10, juin — novembre.
- ANTOINE Régis, 1992 : *La littérature franco-antillaise*. Paris : Karthala.
- CASANOVA Pascale, 2008 : *La république mondiale des lettres*. Paris : Seuil.
- GLISSANT Édouard, 1969 : *L'intention poétique*. Paris : Gallimard.
- GLISSANT Édouard, 1981 : *Le discours antillais*. Paris : Gallimard.
- GLISSANT Édouard, 1990 : *Poétique de la Relation*. Paris : Gallimard.
- GLISSANT Édouard, 1997 : *Traité du Tout-monde*. Paris : Gallimard.
- GLISSANT Édouard, 2010 : *L'imaginaire des langues. Entretiens avec Lise Gauvin (1991—2009)*. Paris : Gallimard.
- JOUBERT Jean-Louis, 2005 : *Édouard Glissant*. Paris : Association pour le développement de la pensée française.

Note bio-bibliographique

Docteur en littérature francophone, Michał Obszyński s'intéresse dans ses recherches aux enjeux idéologiques et socioculturels de l'émergence et du développement des littératures dites « mineures » ou « périphériques ». Il est l'auteur de l'ouvrage *Manifestes et programmes littéraires aux Caraïbes francophones. Enjeux idéologiques et poétiques* paru aux Éditions Brill/Rodopi en 2015. Dans le cadre d'un stage postdoctoral à l'Institut d'études romanes de l'Université de Gdańsk, il réalise un projet de recherche portant sur le statut de la littérature francophone dans les stratégies éditoriales et le discours métalittéraire en France et dans les pays francophones non-européens.